Document généré le 5 juil. 2025 22:42

Revue d'histoire de l'Amérique française

BOUCHARD, Gérard, *Le village immobile. Sennely-en-Sologne au XVIIIe siècle*. Paris, Librairie Plon, collection « Civilisations et mentalités », dirigée par Philippe Ariès et Robert Mandrou, 1972. 386 p.

Jean-Charles Falardeau

Volume 27, numéro 3, décembre 1973

URI : https://id.erudit.org/iderudit/303288ar
DOI : https://doi.org/10.7202/303288ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)
1492-1383 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Falardeau, J.-C. (1973). Compte rendu de [BOUCHARD, Gérard, *Le village immobile. Sennely-en-Sologne au XVIIIe siècle*. Paris, Librairie Plon, collection « Civilisations et mentalités », dirigée par Philippe Ariès et Robert Mandrou, 1972. 386 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, *27*(3), 426–428. https://doi.org/10.7202/303288ar

Tous droits réservés © Institut d'histoire de l'Amérique française, 1973

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

BOUCHARD, Gérard, *Le village immobile. Sennely-en-Sologne au XVIIIe siècle.* Paris, Librairie Plon, collection "Civilisations et mentalités", dirigée par Philippe Ariès et Robert Mandrou, 1972. 386 p.

Cette analyse d'un village solognot d'Ancien Régime remet en mémoire les grands moments qu'a connus la monographie sociale depuis que l'ont pratiquée en France Frédéric LePlay, aux Etats-Unis, Robert Redfield (je songe à *Tepotzlan, A Mexican Village*). Marc Bloch et Marcel Mauss, j'en suis sûr, l'eussent chaleureusement avouée et elle ne saurait que retenir l'attention des historiens et des sociologues actuels. Ils y trouveront une remarquable illustration de ce que peut réaliser la lucidité méthodologique lorsque, jointe à la rigueur épistémologique, elle éclaire chaque étape de la reconstitution d'une totalité sociale dont les éléments n'existent qu'à l'état de silencieuses statistiques et d'écrits épars dans les dépôts d'archives.

La monographie historique d'une région ou d'une localité doit, en effet, opérer de nombreuses sélections dans les questions qu'elle pose au passé et, en tout premier lieu, à l'objet même de son inquisition. S'arrêtera-t-elle aux expressions dites folkloriques de la vie collective ? à l'évolution démographique ? à l'étude d'une infrastructure qui semble déterminante ? On sait tout ce que comportent d'insatisfaisant ces découpages arbitraires de la réalité vivante. "L'isolement dans les problématiques restreintes" auxquelles l'auteur fait allusion (p. 14) risque d'être frustratoire ou stérile, souvent néfaste car l'historien — c'est là une des salutaires leçons qu'il a retenues de la sociologie — doit se préoccuper du "fait social total". D'où l'ambition explicite de cette monographie d'adopter une "problématique totalisante" (p. 345), c'est-à-dire, en s'inspirant de la méthode fonctionnelle, de "décrire les diverses parties de l'objet social... en tant qu'elles sont liées entre elles" (p. 16). On ne peut résumer avec plus de concision la spécificité sociologique d'une entreprise monographique.

Un double péril toutefois guette l'historien qui assume une telle ambition. D'une part, dès le principe, il est défavorisé par rapport à l'ethnologue ou au sociologue. Ceux-ci peuvent observer sur place une communauté humaine, participer à la vie collective, interroger, comprendre par empathie. L'historien n'a d'autre recours que des documents muets que son adresse seule saura faire parler ou en éclairer les acteurs spectraux qu'ils évoquent

souvent avec ambiguïté. L'autre écueil est d'ordre épistémologique car l'historien, s'il veut demeurer authentiquement tel, devra éviter des concepts tels que celui de "type idéal" tout autant qu'une impatiente tendance à la systématisation qui sont les inclinations favorites du discours sociologique. Gérard Bouchard est conscient de ces embûches qui a consacré une pénétrante étude à l'évolution des tendances respectives de l'histoire et de la sociologie, de leurs osmoses et de leurs ultimes différences [1]. Voulant faire œuvre d'historien tout en retenant de nécessaires postulats sociologiques, il n'oublie pas que la "durée" est le terrain familier de l'historien et que "le temps enveloppe le social" [2].

Sa monographie de Sennely-en-Sologne au XVIIIe siècle, résultat de minutieuses recherches ainsi fécondées, est un modèle dont devrait s'inspirer dans l'avenir toute enquête d'histoire locale ou régionale. A aucun moment, il ne se dément de son désir de "repérer toutes espèces de rapports... dont la somme combinée constitue la totalité sociale" (p. 16). Ce petit village de 600 à 700 habitants vivant de l'élevage et de l'agriculture dans une région défavorisée de la France, il le reconstruit avec maîtrise en évoquant successivement ses caractères et ses activités à quatre paliers significatifs: les fondements physiques et biologiques de la vie communautaire; l'organisation matérielle et le régime agraire; la structure sociale proprement dite; enfin la culture, soit: les pratiques religieuses, les mœurs, la vie ecclésiale, en tant que facteur d'intégration sociale. "Village immobile", dit le titre. En effet, "la structure sociale du village fut la servante de l'immobilisme agraire dont il faut voir le principal antécédent dans (la) brusque mutation qui, du XVIe au XVIIe siècle, a évincé la classe paysanne de la propriété foncière" (p. 354). La stabilité des structures paysannes, l'auteur en discerne une autre cause déterminante dans l'absence d'urbanisation, c'est-à-dire d'ouvertures sur le monde extra-régional et il contrôle cette hypothèse par une analyse des carences du marché, de l'école, de l'église. Il faut suivre, pas à pas, le cheminement de ses observations pour comprendre comment ces paysans "chétifs", à la merci d'une précaire autarcie économique et comprimés par une stratification rigide, ne manifestent pourtant aucun mécontentement, aucune résistance. Ils sont, au contraire, soumis et cette soumission constitue le fondement d'une solidarité communautaire qui, en définitive, trouve son assise dans l'univers religieux. C'est parce qu'ils acquiescent à un système d'observances, de piétés, de dévotions et de superstitions à leur convenance que les villageois baignent, en quelque sorte, dans un consensus qui est le principal facteur de leur fragile intégration. Une religion-maison, résultat de pratiques plutôt que de croyances profondes, a maintenu un certain ordre villageois dans ce qui, autrement, n'eût été qu'un assemblage de paysans prolétaires. Rien d'étonnant, dès lors, que la société locale ait trouvé "sa cohérence dans sa culture" (p. 357).

---

[1] Gérard Bouchard, "La société villageoise d'Ancien Régime: événements ou structure ?", *Histoire sociale*, revue canadienne (Université d'Ottawa et Université Carleton), V, 9 (avril 1972) : 32-47.

[2] *Ibid.*: 39.

Rien d'étonnant non plus que la démarche fonctionnelle adoptée au départ débouche sur une telle constatation. Il n'eût pas été donné cependant à tous les observateurs de nous y amener avec la sûreté dont témoigne Gérard Bouchard, sans se laisser prendre aux labyrinthes et aux pièges de ce déconcertant village. Ni de s'en acquitter dans une langue non seulement correcte et ferme mais d'une rare élégance.

Université Laval
Québec

JEAN-CHARLES FALARDEAU